

SYLVIE FREYERMUTH

Université du Luxembourg

De l'empathie représentée à l'empathie suscitée : deux fonctionnements en régimes romanesque et poétique

Les écritures de Jean Rouaud et de Simon-Gabriel Bonnot

Résumé

Ma contribution traite de l'empathie et de sa manifestation en littérature. Dans un premier temps, j'explore l'œuvre du romancier Jean Rouaud (1990-2004 ; 2011-2019) afin de mettre au jour l'empathie suscitée et l'empathie représentée dans l'écriture romanesque ; celles-ci relèvent de stratégies narratives spécifiques selon la période d'écriture, « La vie poétique », cycle autobiographiques avéré de l'écrivain, réinterprétant principalement l'écriture romanesque du cycle premier « Le Livre des Morts ». J'analyserai ensuite les textes poétiques de Simon-Gabriel Bonnot (2016-2020 ; 2022), jeune poète et artiste souffrant de troubles du spectre autistique sous la forme d'un syndrome d'Asperger à haut-potentiel. L'entrée dans cette écriture singulière permettra de comprendre de quelle manière ce poète entre en empathie avec la nature qu'il ressent comme vivante au même titre que lui-même, au point que la relation entre le poète, la nature et l'écriture apparaît comme osmotique.

Mots-clés : théorie de l'esprit, empathie, roman, poésie, Jean Rouaud, Simon-Gabriel Bonnot

Abstract

My contribution addresses empathy and its manifestation in literature. Initially, I explore the Roualdian corpus (1990-2004; 2011-2019) in order to uncover the empathy elicited and the empathy represented in the novels; these arise from the

implementation of specific narrative strategies according to the period of writing, “La vie poétique”, the writer’s avowed autobiographical cycle, reinterpreting mainly the novelistic writing of the first cycle. I then analyze the poetry of Simon-Gabriel Bonnot (2016-2020 ; 2022), a young poet and artist suffering from the autism spectrum disorder in the form of high-potential Asperger’s syndrome. Entering this singular form of writing will enable us to understand how this poet empathizes with nature, which he feels is as much alive as he is, to the extent that the relationship between poet, nature and writing appears to be osmotic.

Keywords: Theory of Mind, empathy, novel, poetry, Jean Rouaud, Simon-Gabriel Bonnot

Quelques jalons

Le fait que l’empathie soit appréhendée par la philosophie, aussi bien que par la psychanalyse, la psychologie et les sciences cognitives, ne facilite pas le consensus sur sa définition, comme le fait remarquer Véronique Larrivé (2015). Il en va de même pour la Théorie de l’esprit (*Theory of Mind*, désormais ToM) à laquelle je rattacherai les manifestations de l’empathie dans cette contribution. En effet, les deux approches concurrentes – modulaire pour Baron-Cohen (2000), par exemple, et développementale pour Gopnik (1992), Wellman (1992), Gordon et Nair (2003) – apportent la preuve de l’existence de divergences entre les chercheurs. Selon Scholl et Leslie (1999), cet antagonisme n’a pas lieu d’être, car chacune de ces tendances, partiellement pertinente, est complémentaire de l’autre : la ToM n’est pas une capacité entièrement innée, mais seul l’est son fondement, dans la mesure où ses propriétés essentielles sont partiellement issues d’un capital génétique et qu’elles évoluent au contact de l’environnement.

Pour en revenir à l’empathie, bien que j’émette une réserve sur la quasi-exception humaine que lui accorde Jean Decety (2004, 53-54), il me semble que la définition qu’il en donne peut constituer un point de départ pour la réflexion menée au sujet de cette disposition psychique :

Seuls les humains font intentionnellement attention aux autres, se soucient de leur bien-être, seuls ils ont la capacité de s’identifier à autrui, seuls les humains ont la capacité d’épouser la perspective

subjective d'autrui. [...] Je soutiendrai que l'empathie n'implique pas seulement une réponse affective déclenchée par l'état émotionnel d'une autre personne. Elle nécessite également une reconnaissance et une compréhension minimales des états mentaux de cette personne. L'empathie repose sur notre capacité à reconnaître qu'autrui nous est semblable mais sans confusion entre nous-même et lui.

Le psychologue (2010, 133) établit également une nette distinction entre empathie et sympathie : « Notre capacité à partager et à comprendre les états émotionnels et affectifs des autres (empathie) et à ressentir une motivation orientée envers leur bien-être (sympathie) joue un rôle essentiel dans les interactions sociales ». Toutefois, mon propos se bornera à traiter de l'empathie et de sa manifestation à travers deux exemples littéraires.

Pour ce faire, il me paraît opportun d'aborder le problème du *distinguo* réalisé – ou non – entre réel et fiction, question remarquablement traitée par Françoise Lavocat en 2016¹ dans son ouvrage *Fait et fiction*. Son analyse des divers courants examinant ce phénomène présente la théorie d'Oatley qui s'appuie sur la simulation et qui me semble être la plus séduisante parce qu'elle « postule l'étroite corrélation entre simulation, empathie, émotions, théorie de l'esprit, dans une conception communicative, thérapeutique, éducative, sensible, ouverte à autrui, de la fiction » (Lavocat 2016, 159). Mais elle note également que si les neurones miroirs, tels qu'ils ont été mis en évidence chez les humains par Rizzolatti, Iacoboni et Ramachandran, vont dans le sens des effets de la simulation, parce qu'ils font fonctionner les mêmes zones cérébrales chez un individu, qu'il effectue un geste ou qu'il ne fasse que l'observer, qu'en est-il de la frontière entre la fiction et le réel ?

L'autre versant qui mérite réflexion est le statut donné au personnage opposé à la personne, ce qui correspond peu ou prou à la distinction fiction / réel. Là encore, Françoise Lavocat fait une synthèse lumineuse en montrant que le processus d'identification, outre le fait que les formalistes l'aient vivement critiqué pour des raisons idéologiques, ne peut être assimilé à une fusion entre le lecteur et le personnage. Elle affirme : « Zillmann conclut que le lecteur ou le specta-

1 On lira avec profit la section « Les capacités cognitives à discriminer le réel et l'imaginaire » (Lavocat 2016, 149-156).

teur adopte une position de témoin, tandis que l'identification à un personnage est improbable » (Lavocat 2016, 353). On se rend compte aisément qu'il n'est plus question d'identification du lecteur au personnage, mais d'un sentiment d'empathie à son égard. Je rappelle une partie de la définition de Decety donnée *supra* : « L'empathie repose sur notre capacité à reconnaître qu'autrui nous est semblable *mais sans confusion entre nous-même et lui* », cette dernière caractéristique renvoyant au phénomène d'identification.

Mon propos n'étant pas en l'occurrence de prendre parti pour l'un des courants exposés par Lavocat, j'analyserai des œuvres littéraires qui donnent à voir des personnages suscitant l'empathie chez le lecteur, mais également chez d'autres personnages à l'intérieur même de la diégèse romanesque. La poésie représentera ici un cas particulier.

Empathie suscitée et empathie représentée dans le corpus roualdien

Je me propose dans un premier temps d'explorer le corpus roualdien (1990-2004 ; 2011-2019) afin de mettre au jour deux types d'empathie : celle qui est suscitée par la littérature et celle qui y est représentée. Nous montrerons qu'ils relèvent de la mise en œuvre de stratégies narratives qui présentent des différences entre « Le Livre des Morts », premier cycle d'écriture de Jean Rouaud, et « La vie poétique », ensemble des récits autobiographiques avérés de l'écrivain qui réinterprètent principalement l'écriture romanesque du cycle inaugural.

On le sait, le trauma dominant qui a forgé la mémoire autobiographique de Jean Rouaud² est la mort de son père Joseph, qu'il ne pourra affronter ouvertement qu'au terme du cycle du « Livre des morts » s'étendant sur neuf ans, de 1990 à 1999. En attendant cette sorte d'épiphanie et pour reprendre le modèle de Martin Conway *et al.*, le *Self* de l'auteur-narrateur présente une mémoire sémantique marquée par les traits « orphelin dans sa douzième année », abandonné « bras ballants » devant la vie, dans son « bocal de larmes ». ³ Il apparaît que l'auteur-narrateur se présente dans ses œuvres comme un être qui mérite l'empathie de son prochain, sentiment qu'il parvient, volontairement ou non, à déclencher

2 Je renvoie à ce propos aux travaux remarquables de Diana Mistreanu (2021) qui a forgé le concept de « transbiographie » à partir de son étude extrêmement fine de la totalité de l'œuvre d'Andrei Makine.

3 Ces traits sont particulièrement présents dans *Le Monde à peu près* de Jean Rouaud (1996).

grâce à des propriétés stylistiques spécifiques. À titre d'exemple, j'en présenterai une, à savoir le recours spécifique à la deuxième personne du pluriel.

Des Hommes illustres, deuxième opus du « Livre des Morts », offre un exemple convaincant d'empathie suscitée. L'auteur-narrateur décrit le quotidien harassant du voyageur de commerce qu'était son père, métier épuisant qui l'a conduit à une mort prématurée : « Aussi maigre que fût la commande, elle avait tout de même exigé qu'il déballât devant son client la dizaine de valises qui encombraient le coffre et le siège arrière démonté de la 403 » (Rouaud 1993, 37). Suivent immédiatement un adverbe déictique et un changement de système modal et temporel qui rendent le lecteur destinataire de la succession des impératifs du texte procédural :

Maintenant, empilez dans une valise cubique adaptée une cinquantaine d'assiettes aux motifs différents, soulevez, traversez la rue, poussez la porte du magasin, déposez, dénouez la sangle de cuir qui ceinture l'ensemble et prévient tout risque d'effondrement, déballez, exposez, faites l'article, subissez les mimiques du marchand qui de très loin prépare ainsi son refus et ne tient pas à ce qu'un émerveillement de sa part amène un malentendu. Remballez sans soupiner. Resoulevez, retournez à la case départ. Renouvelez l'opération. (Rouaud 1993, 37-38)

En quelques lignes, le lecteur a été sommé d'exécuter quatorze actions à une cadence rendue infernale par la juxtaposition des procès. S'adresser au lecteur sur le mode impératif met en œuvre une dominante illocutoire de l'acte de langage et le place devant une alternative : s'exécuter ou refuser de le faire, ce qui montre bien qu'il n'y a pas d'identification du lecteur ici, mais bien position de témoin qui ne peut que plaindre Joseph Rouaud et se réjouir de ne pas avoir à faire lui-même ce métier. Cela confirme les travaux évoqués par Françoise Lavocat qui montrent que le lecteur est d'autant plus enclin à témoigner de l'empathie au personnage que la fiction le dispense de s'engager à travers une réaction solidaire : « Sans doute est-ce la raison pour laquelle nous pouvons éprouver, à l'égard de personnages fictionnels, une empathie que des personnes réelles ne susciteraient pas » (Lavocat 2016, 362).

Autre paramètre à considérer, les valeurs partagées dans un groupe social. Il est ainsi admis que l'état d'orphelin est digne de compassion, et ce plus encore

lorsque l'enfant est jeune. En décrivant ainsi le métier de son père, pilier de la famille qui se tuait littéralement au travail pour le confort des siens, l'auteur-narrateur met l'accent sur le drame que représente la mort de Joseph, sa mère, ses deux sœurs et lui-même étant désormais abandonnés à eux-mêmes. C'est encore plus net dans l'emploi de l'énallage de la personne, active dans le deuxième roman du « Livre des Morts », *Des Hommes illustres*. Après avoir tenu en haleine son lecteur, de la page 9 à la page 102, par une cataphore (« En milieu d'après-midi, il avait grimpé sur le toit en tôle de la remise sous laquelle sèche le linge ») menée à son référent par l'intermédiaire d'îlots-relais textuels déployés au fil de 93 pages, l'auteur-narrateur emploie la deuxième personne du pluriel, interpellant ainsi directement le lecteur : « Maintenant *vous* êtes un lendemain de Noël. [...] Grimpé sur les plaques de tôle ondulée, [...], *votre* père [...] » (Rouaud 1993, 102). Jusqu'à la fin de la section dans laquelle il est question de la dernière journée de la vie de Joseph Rouaud, seul le pronom personnel *vous* et ses corrélats sont employés. Alors qu'il est clair qu'il ne s'agit pas du père du lecteur mais bien de celui de l'auteur-narrateur, ce dernier opte pour ce choix stylistique qui incite le lecteur à se représenter ses souffrances d'orphelin. Joseph Rouaud apparaît donc comme un être providentiel, voire sacrificiel, et en être privé brutalement le lendemain de Noël 1963 à l'âge d'onze ans ne peut que susciter l'empathie.

L'empathie mise en abyme

On trouve dans l'œuvre de Jean Rouaud une autre forme d'empathie, celle qui est représentée dans une mise en abyme. Je vais en donner des exemples extraits des récits *Un peu la guerre* et *Kiosque*, troisième et cinquième volumes du cycle autobiographique « La vie poétique ». Dans *Un peu la guerre*, l'auteur se représente lui-même faisant preuve d'empathie envers ses clients. Ainsi, il souffre avec des personnes exilées ou réfugiées politiques qui se confient à lui : « Parfois à l'évocation d'un souvenir douloureux, elles s'interrompaient le temps de retenir un sanglot. Et l'émotion me gagnait, je pleurais avec elles » (Rouaud 2014, 133). On se trouve ici face à une ToM affective, alors que dans le passage suivant, issu de *Kiosque*, Jean Rouaud faisait preuve d'une ToM cognitive qui lui faisait éprouver de l'empathie pour les homosexuels. Ceux-ci avaient honte, dans les années 80, de demander la presse qui leur était spécialement destinée : « C'était une telle épreuve pour certains, incapables de formuler leur demande, que nous avions ex-

posé à portée de main leurs revues de manière qu'ils n'aient qu'à tendre le bras pour s'en saisir sans un mot [...] » (Rouaud 2019, 17). En l'occurrence, l'auteur met en récit l'empathie qu'il éprouvait alors.

La poésie de Simon-Gabriel Bonnot

Dans cette dernière partie, nous aborderons les textes poétiques de Simon-Gabriel Bonnot (2016-2020 ; 2022). L'entrée dans cette écriture singulière se fera par le biais de la ToM liée à l'empathie. Dans un article paru en 2018, Alain Savoie et Pedro Mendonça associaient en effet ToM, empathie et jugement esthétique : « À travers son interprétation et son jugement, l'observateur ressent de l'empathie, c'est-à-dire qu'il porte attention et est réceptif, en essayant, dans le cas d'une œuvre d'art, de se mettre à la place de l'artiste pour mieux comprendre et porter un jugement personnel sur l'œuvre » (Savoie et Mendonça 2018, 122). Ils relèvent par ailleurs que « la ToM est non seulement présente tout le long du processus du jugement esthétique, mais est aussi essentielle à l'avènement d'une expérience esthétique » (2018, 123). Ces affirmations nous placent directement dans la perspective de l'observateur ou de l'auditeur. Nous avons vu, dans la section II *supra*, de quelle manière l'empathie pouvait naître chez le lecteur d'une fiction romanesque ou d'un récit autobiographique. Mais qu'en est-il de la poésie ? Est-elle plus apte à susciter l'empathie, étant donné que le rapport au poème est immédiat, au sens où il se passe du médium du personnage fictif pour atteindre directement les émotions du poète ?

Le premier volet de mon interrogation consistera à observer la relation qui se crée entre les poèmes de la souffrance de Simon-Gabriel Bonnot et son lecteur/auditeur. La terreur du néant, la douleur et l'angoisse sont des sentiments évoqués par le poète dans chacune de ses œuvres. En voici quelques exemples extraits de trois des six recueils parus :

Sens

Une douleur dans la main
irradie dans les mots
Les secondes de ma soif
s'éparpillent en oiseaux maigres

Le froid s'écaille
violace nos prières
Un cri presque nu
défait le sommeil
– Il y a des lettres sous ma peau
comme des pondaisons d'insectes
qui font ton nom (Bonnot 2017, 11)

12.

Partout autour de moi c'est la nuit. Je vis comme en-dehors
de moi-même. L'angoisse m'a banni de ma propre chair. Je
suis condamné à me regarder souffrir. (Bonnot 2020, 51)

[...]
Ô aiguilles du silence qui éventrez mon chant,
qui faites couler, sur le bitume chaud et mouillé,
sa portée sanglante dans un placenta d'encre vive !
[...]

Que ne sais-je donner au monde
un peu de ma douleur encore,
comme la grappe tumorale
qu'on arrache de soi
pour la tendre à ceux qui veillent,
adossés au grand mur chaulé,
à ce que le jour ne s'endorme pas !
[...] (Bonnot 2022, 123)

Dans ces extraits qui couvrent cinq années d'écriture, on relève la persistance des tortures mentales endurées sans relâche par le poète, exprimées de manière récurrente par le mot « douleur » : « Une douleur dans la main / irradie » ; « Ô aiguilles du silence qui éventrez mon chant » ; « Que ne sais-je donner au monde / un peu de ma douleur encore, / comme la grappe tumorale / qu'on arrache de soi ». Chacune de ces douleurs est intimement liée à l'acte de créer, aussi bien intellectuellement que physiquement : la main, l'éventration du chant, la grappe

cancéreuse arrachée. La violence des sensations éprouvées et les métaphores qui en rendent compte peuvent activer chez le lecteur/auditeur une expérience de la douleur éprouvée dans des situations extrêmes, voire une remémoration d'épisodes approuvés vécus dans d'autres circonstances. Sous l'effet de l'angoisse, l'esprit de Simon-Gabriel Bonnot est en proie à une souffrance psychique qui le dissocie de sa *chair*, ce dernier mot étant plus fort que « corps » puisqu'il englobe l'ensemble des sensations exacerbées par une hypersensibilité.

Il faut noter que l'écriture de ce poète s'incarne dans des éléments tangibles au point de réaliser une osmose et de mettre en lumière sa poésie non seulement comme fruit de son esprit, mais également comme prolongement de sa chair. En témoignent ces vers : « Une douleur dans la main / irradie dans les mots » ; « un placenta d'encre vive ». Il n'y a pas de solution de continuité entre la pensée poétique, la chair qui la vit et le corps qui la rend visible. L'écriture est semblable à une excroissance qu'on arrache de soi, une blessure qu'on offre aux humains en présent sacrificiel, mais c'est également une (re)naissance.

Il me semble qu'en poésie, le lecteur ne peut pas trouver de refuge comme il le fait avec un texte de fiction. Certes, Françoise Lavocat considère que même dans la prose littéraire, la frontière entre fait et fiction se brouille. Mais dans le cas de la poésie de Simon-Gabriel Bonnot, le détour par la fiction est impossible.

Je voudrais terminer mon propos sur un dernier point. Après avoir beaucoup lu la poésie de Simon-Gabriel Bonnot, jeune poète et artiste souffrant de troubles du spectre autistique (TSA) sous la forme d'un syndrome d'Asperger à haut-potentiel, je m'inscris en faux contre les grilles diagnostiques psychiatriques, notamment celles qui affirment que les personnes atteintes de TSA sont systématiquement privées de ToM, cognitive ou affective, et sont par conséquent incapables d'éprouver de l'empathie. J'avance au contraire que le surfonctionnement perceptif (décrit par Marchand en 2015) propre aux dispositions cognitives des personnes Asperger à haut fonctionnement, est un moyen, surtout pour le poète, d'entrer en empathie avec ce qui est extérieur à lui. La poésie de Simon-Gabriel Bonnot rend la nature vivante, jusqu'aux éléments les plus inertes. Dans son tout premier recueil, *Courir dans la chair des murs*, la section « Pollens » est exemplaire sur ce point. Je donne l'exemple de « Monotrope » :

Monotrope

Une fleur
au long cou
et la tête
inclinée
– la dévote
prie
dans l'enceinte
d'une ombre
choisie. (Bonnot 2016, 92)

Un lecteur à l'interprétation formatée par les figures de style y verrait une simple personification. Or il s'agit de bien davantage. Le fait de se distinguer des choses environnantes tout en les observant avec une attention infinie font que Simon-Gabriel Bonnot leur insuffle une âme. Elles deviennent des êtres vivants à part entière, doués de sensations, de sentiments et d'émotions, et pour le poète, elles sont donc dignes d'empathie, sentiment qui peut créer un lien de même nature avec le lecteur.

Pour conclure...

Nous avons pu constater que l'empathie présente un fonctionnement différent dans l'écriture romanesque de Jean Rouaud et dans la création poétique de Simon-Gabriel Bonnot. Alors que ses effets peuvent être modulés par la distance propre au triangle [romancier / personnage / lecteur], l'empathie est inhérente à la poésie de Simon-Gabriel Bonnot. Voici un extrait du recueil *À une Géographe mexicaine* (2019, 89) :

Par les soirs où la transparence bruit d'aubépine
nous n'avons que nos poignets à ouvrir
pour tisser une robe qui déflore l'infini

Les seins de la neige sont veinés de cyprès
L'ondée se dérobe aux plaintes du soleil
À nos tertres le vent s'épanouit en mirages

La sensualité de ce poème révèle une véritable osmose entre les sens, non seulement ceux du poète mais également ceux d'une nature animée : vision, audition, toucher. En outre, le poète consent à se sacrifier pour se fondre dans la nature : il lui offre son propre sang, son bien unique, métaphore de l'encre vive de son écriture, afin d'être absorbé par ce dont il fait l'expérience charnellement et intellectuellement. Simon-Gabriel Bonnot concluait ainsi l'entretien donné à Philippe Tancelin en 2022, à Paris : « Le poète est le chaînon manquant du sensible ».

Bibliographie

- Baron-Cohen Simon, Helen Tager-Flusberg et Donald J. Cohen (dir.) ([1999] 2000) : *Understanding Other Minds*, 2^e édition, Oxford : Oxford University Press.
- Bonnot Simon-Gabriel (2016) : *Courir dans la chair des murs*, « Pollens », « Monotrope », Paris : L'Harmattan, coll. « Poètes des cinq continents ».
- Bonnot Simon-Gabriel (2017) : *La Clémence du sable*, Paris : L'Harmattan, coll. « Poètes des cinq continents ».
- Bonnot Simon-Gabriel (2019) : *À une Géographe mexicaine*, Paris : L'Harmattan, coll. « Poètes des cinq continents ».
- Bonnot Simon-Gabriel (2020) : *La Nuit abolie*, Paris : L'Harmattan, coll. « Poètes des cinq continents ».
- Bonnot Simon-Gabriel (2022) : *Les Faces chaulées*, Préface de Luc Vigier, Paris : L'Harmattan, coll. « Poètes des cinq continents ».
- Decety Jean (2004) : « L'empathie est-elle une simulation mentale de la subjectivité d'autrui ? », in Alain Berthoz et Gérard Jorland (dir.), *L'Empathie*, Paris : Odile Jacob.
- Decety Jean (2010) : « Mécanismes neurophysiologiques impliqués dans l'empathie et la sympathie », *Revue de neuropsychologie, neurosciences cognitives et cliniques* 2/2, 133-144, <https://www.cairn.info/revue-de-neuropsychologie-2010-2-page-133.htm> [15/07/2023].
- Gopnik Alison et Henry Wellman (1992) : « Why the Child's Theory of Mind Really Is a Theory », *Mind & Language* 7/1-2, 145-171, <https://doi.org/10.1111/j.1468-0017.1992.tb00202.x> [14/07/2023].
- Gordon Andrew and Anish Nair (2003) : « Literary Evidence for the Cultural Development of a Theory of Mind », *Proceedings of the 25th Annual Meeting*

- of the Cognitive Science Society* (CogSci-2003), Boston (MA), <https://asgordon.github.io/publications/COGSCIO3.PDF> [14/07/2023].
- Larrivé Véronique (2015) : « *Empathie fictionnelle et écriture en “je” fictif* » [*« Fictional Empathy and Fiction Writing in First Person »*], *Repères* 51, 157-176, <https://doi.org/10.4000/reperes.913> [14/07/2023].
- Lavocat Françoise (2016) : *Fait et fiction. Pour une frontière*, Paris : Seuil.
- Marchand Amélie (2015) : *Développement et surfonctionnement perceptif d'un adulte porteur d'autisme de haut niveau*, Thèse de Doctorat soutenue à l'Université Laval, <https://library-archives.canada.ca/eng/services/services-libraries/theses/Pages/item.aspx?idNumber=1132124432> [28/07/2023].
- Mistreau Diana (2021) : *Andreï Makine et la cognition humaine. Pour une transbiographie*, Paris : Hermann.
- Rouaud Jean (1993) : *Des Hommes illustres*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Rouaud Jean (1996) : *Le Monde à peu près*, Paris : Les Éditions de Minuit.
- Rouaud Jean (2014) : *Un peu la guerre*, Paris : Grasset.
- Rouaud Jean (2019) : *Kiosque*, Paris : Grasset.
- Savoie Alain et Pedro Mendonça (2018) : « Empathie, théorie de l'esprit (ToM) et jugement esthétique », in Alain Savoie, Anne-Marie Émond, Maryse Gagné et Catherine Nadon (dir.), *Actes du Colloque sur la recherche en enseignement des arts visuels*, Université de Sherbrooke, <https://www.erudit.org/fr/livres/actes-du-colloque-sur-la-recherche-en-enseignement-des-arts-visuels/actes-du-colloque-sur-la-recherche-en-enseignement-des-arts-visuels-2018/> [01/08/2023].
- Scholl Brian J. et Alan M. Leslie (1999) : « Modularity, Development and “Theory of Mind” », *Mind & Language* 14/1, 131-153, <https://doi.org/10.1111/1468-0017.00106> [15/08/2023].